

**EDITO**

Pour ce 3e numéro de la newsletter Humanités Médicales, c'est la place des femmes dans l'histoire de la médecine qui est à l'honneur. Au Moyen-Age, à la Renaissance, quelle fut leur place ? Leurs savoirs et compétences étaient-ils reconnus ?

Quelques noms de femmes savantes sont parvenus jusqu'à nous, ainsi que les commentaires de leurs confrères masculins...

**LES FEMMES MEDECINS**

*Aujourd'hui, on recense 44% de femmes médecins en France mais, étant donné la féminisation des études de médecine, elles seront majoritaires en 2022 ...*

*Que de changements depuis 1866 où Madeleine Brès s'est inscrite pour la première fois en France dans une école de médecine... Les femmes représentaient 6% des étudiants en médecine en 1913.*

C'est ainsi que s'expriment trois femmes médecins, professeures et praticiennes hospitalières : Véronique Leblond, Agnès Hartemann et Brigitte Autran. Nous sommes en 2014 lors de la publication de leur article



1/

*Les femmes médecins aujourd'hui : l'avenir de la médecine ?*, la même année au cours de laquelle meurt Thérèse Planiol (1914-2014). Inscrite en médecine à Jussieu en 1939, elle devient interne des Hôpitaux de Paris en 1946. Invitée à travailler auprès des enfants, en 1954 Thérèse Planiol soutient une thèse sur une étude isotopique, par le sodium radioactif, des méningites tuberculeuses chez l'enfant, sous la direction de Robert Debré. Cette thèse lui ouvre la voie d'une carrière internationale qu'elle mènera au CHU de Tours

dès 1968. Les noms de ces quatre femmes médecins attestent d'un long chemin historique.

Si Madeleine Brès put soutenir sa thèse en biochimie sur le lait maternel en 1875, comment les femmes sont-elles arrivées à occuper des postes à responsabilité dans les Facultés de Médecine et les Hôpitaux ?



2/

Le questionnement sur la place des femmes en médecine est ancien.

En 1579, le chancelier de l'Université de Médecine de Montpellier, Laurent Joubert, publie à Lyon sa traduction en langue française d'un célèbre manuel de chirurgie du Moyen-Âge, d'abord rédigé en latin. Laurent Joubert dédicace son travail à sa mère, Catherine de Genas, femme charitable qui soigne d'innombrables patients, riches ou pauvres sans distinction, souffrant d'abcès, brûlures, blessures, ulcères. Grâce à son onguent au *mal des tetins*, Catherine a guéri de nombreuses femmes, désespérées à cause de douleurs et d'inflammations.

Et comment ne pas rappeler l'*unguent de la brusleure*, très réputé et répandu, ainsi que la *toille Gaultier*, que Catherine applique aux vieux ulcères des jambes ? Catherine a même inventé un médicament : le *vin de fort* (à base d'absinthe), enrichi des herbes de son jardin et des vins de ses vignes. L'efficacité de ce remède est reconnue et admise dans le monde médical. D'après Laurent Joubert, Catherine a transformé l'attitude charitable en une véritable profession d'art chirurgical et pharmaceutique : *Aussi n'est-ce pas votre profession d'exercer la Chirurgie, ou Apoticaire ?*

L'art de Catherine est si haut que la dédicace n'est pas flatterie mais vérité :

*Ma Dame, ce n'est pas flatterie qui me fait écrire cecy : ains la verité. outre ce, que l'honneur et la reverence que ie vous doibs, me commandent de vendiquer par tout moyen votre dignité, valeur et excellente condition, des tenebres, hobly et sepulture. Car il n'est pas raisonnable, que votre*

*nom soit obscurcy, vos merites effacés de la memoire des hommes, et vottre reputation ensevelie par la mort, comme il avient de la plus part des femmes.*

L'impact de ces mots est d'autant plus fort qu'à la même époque, en 1578, Jeanne Lescallier est soumise à son troisième procès, au parlement de Paris. Depuis 1567, elle est poursuivie par les médecins d'Angers, qui lui interdisent de pratiquer la médecine, de poser des diagnostics et d'administrer des remèdes. Elle échappe de peu à la condamnation pour sorcellerie.

Si dans l'Antiquité et au début du Moyen Âge, on dénombrerait quelques femmes médecins, les *medicae*, en revanche à l'époque moderne, la médecine universitaire est interdite aux femmes, obligeant ces dernières à se borner à la profession de sages-femmes et à exercer l'art de guérir au sein de leur famille.

Sans se décourager pour autant, au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Louise Bourgeois est la première sage-femme à rédiger un traité d'obstétrique – dans lequel la gynécologie pathologique et l'urologie sont bien présentes –, elle qui a épousé Martin Boursier, chirurgien tourangeau, élève du célèbre Ambroise Paré.

Il faut attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour trouver des femmes diplômées des Universités, avec un doctorat leur permettant d'exercer la profession de médecin en Europe et aux États-Unis. A Paris, comme nous l'avons dit, la première femme française à obtenir le titre de docteur en médecine est Made-



3/



4/

leine Brès. Interviewée en 1895 pour *La chronique médicale*, Madeleine raconte le défi que ce fut pour elle de devenir médecin. Petite, son père l'amenait travailler dans les couvents et elle observait les sœurs préparer des tisanes et des potions. Un jour un médecin lui dit : *Quelle infirmière tu ferais, mon enfant !... Quel dommage que tu ne puisses pas te faire médecin !* Madeleine n'apprécia pas la remarque : *Au fait, me disais-je, pourquoi ne deviendrais-je pas médecin ?*

Temps encore difficiles pour les femmes médecins. Selon Amédée Dechambre, membre de l'Académie de Médecine et coordinateur d'un important dictionnaire de médecine,

l'entrée de femmes à la Faculté de Médecine comporte un côté souriant, avec peut-être la conclusion d'un grand nombre de mariages.

D'autre part, d'après le médecin Émile Beaugrand la promiscuité des sexes dans les amphithéâtres d'anatomie et les hôpitaux n'est qu'une attaque au sentiment de la pudeur, d'autant plus que la femme *est surtout destinée à être épouse, mère, et à vivre dans l'intérieur.*

En 1900, Charles Fiessinger, membre de l'Académie de Médecine de Paris, parle de l'inaptitude médicale des femmes, en expliquant que les « doctresses », c'est-à-dire les médecins en jupons, ne peuvent être de bons praticiens en raison de leur nature féminine. Les femmes souffrent d'une *infirmité physique* qui les indispose pendant plusieurs jours par mois, elles sont délicates et fragiles : *La femme doctresse est une de ces herbes folles qui ont envahi la flore de la société moderne ; très innocemment elle s'est imaginée qu'ouvrir des livres et disséquer des cadavres allait lui créer un cerveau nouveau. Vous serez une érudite, madame, je n'en disconviens pas ; pour médecin, souffrez que j'apporte mes réserves.*

Les herbes folles que sont les femmes ont une forme d'intelligence qui les rend *incapables de soigner les malades, j'entends les soigner comme médecin en chef et non pas seulement en sous-aide*, explique Fiessinger. Pour lui, *la femme de génie, scientifiquement parlant, n'existe pas :*



5/

elle n'existera probablement jamais.

Et les femmes, les herbes folles de la société, ont-elles répondu à ces argumentations ?

La dernière réponse à Fiesinger vient de Thérèse Planiol qui, dans son volume *Herbes folles hier, Femmes médecins aujourd'hui*, dresse le portrait de plusieurs femmes médecins par une synthèse sur leur parcours. Avant elle, d'autres femmes avaient écrit, telle Caroline Schultze avec sa thèse sur *La femme médecin au XIXe siècle*, soutenue à Paris en

1888, et Mélanie Lipinska, qui en 1900 soutient sa thèse sur *l'Histoire des femmes médecins*. Le lecteur peut y retrouver une réflexion de Georges Auguste Morache, professeur de médecine légale à la Faculté de Bordeaux, sur la femme médecin qui peut-être un jour ... *sera regardée non comme une excentrique, mais comme elle l'est véritablement : une nature fière et digne, qui ne veut pas être obligée fatalement, pour vivre, de subir un joug, si elle ne rencontre pas un homme assez intelligent pour la comprendre. Ce sera peut-être une indépendante, mais une indépendante digne de tous les respects.*



6/

## ET A TOURS ?

L'optimisme semblerait de mise aujourd'hui par rapport au passé. Nous l'avons vu, les étudiantes en médecine deviennent majoritaires. Tours ne fait pas exception.

De nos jours, le taux de féminisation est d'environ 69% parmi les étudiants en médecine durant les premières années d'études.

Les données commencent cependant à changer selon le type de diplômes et carrières.

Les femmes ne sont pas très nombreuses dans certains diplômes universitaires, tel les DES de Cardiologie (29% en 2017) ou d'Hématologie (33% en 2017), alors que dans d'autres elles représentent la majorité, tel le DES de Pédiatrie (88 % en 2017) ou le DESC de Médecine d'urgence (65% en 2017).

Des données concernant la formation en médecine

sont à comparer avec celles des carrières au féminin.

A l'Université de Tours, selon le bilan social 2016-2017, il y a 12 femmes PUPH, c'est-à-dire 12,76% du total, et 1 femme PUMG. 12 sont également les femmes MCU PH, à savoir 44,44% du total.

Du côté hospitalier, parmi les personnels à temps partiel, 90% sont des femmes, alors que 33% des postes de catégorie A sont occupés par des femmes. Les cheffes de service au CHU sont le 17% sur le total des personnels où les femmes représentent le 26% de la population.

Le chemin est encore long, mais une donnée ne peut pas être passée sous silence : au delà du corps médical, la place des femmes progresse au sein des hôpitaux, ainsi le CHU de Tours est actuellement dirigé par une femme, Mme Marie-Noëlle Gerain Breuzard, et cela aurait été impensable il y a encore 10 ans.

### Bibliographie des sources citées

- « La première doctoresse française. Conversation avec Mme Madeleine Brès, docteur en médecine », *La chronique médicale*, 2e année, 7, 1895, p. 193-196.
- Beaugrand Émile, « Les femmes médecins », *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 2e série, IX, 1872, p. non-num.
- Dechambre Amédée, « Fondation d'une école pour l'instruction médicale des femmes », *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 2e série, vol. 7, 28, 15 juillet 1870, p. 433.
- Fiessinger Charles, « L'inaptitude médicale des femmes », *La Médecine Moderne*, 11, 7 février 1900, p. 81.
- La grande chirurgie de M. Gui de Chauliac ... restituée nouvellement à sa dignité par M. Laurens Joubert*, Lyon, Estienne Michel, 1579.
- Leblond Véronique, Hartemann Agnès, Autran Brigitte, « Les femmes médecins aujourd'hui : l'avenir de la médecine ? », *Les tribunes de la santé*, 44, 2014, p. 43-49.
- Lipinska Mélanie, *Histoire des femmes médecin*, Thèse pour le Doctorat en Médecine, Université de Paris, Faculté de Médecine, 18 juillet 1900, Président M. Brissaud, Paris, Librairie G. Jacques, 1900.
- Planiol Thérèse, *Herbes folles hier, femmes médecins aujourd'hui*, Angers, Cheminements, 2000.
- Schultze Caroline, *La femme-médecin au XIXe siècle*, Thèse pour le Doctorat en Médecine, Université de Paris, Faculté de Médecine, 12 décembre 1888, Prés. M. Strauss, Paris, Librairie Ollier-Henry, 1888.

### LEGENDES

- 1/ Portrait du Pr Thérèse Planiol, L Pourcelot -  
2/ Portrait de Madeleine Brès (© BIUSanté, Paris : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/image-07931>)  
3/ Portrait de Trotula (© The Wellcome Library, London, ms 544 : <http://blog.wellcomelibrary.org/2015/08/speaking-of-trotula/>)  
4/ Portrait de Louise Bourgeois (© BIUSanté, Paris : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/image?00180>)  
5/ Portrait de Caroline Schultze (© BIUSanté, Paris : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/image?CISC0251>)  
6/ Portrait de Mélanie Lipinska (© BIUSanté, Paris : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/image?med28873x0007>)